

Thierry Gerdolle

L'enfant de Bagrâm



L'homme entra dans la geôle, les traits déconfits. Il était poussé par un tortionnaire au visage barbare. Il avait à peine trente ans, mais en apparaissait le double. Mal peigné, mal rasé, mal lavé, mal dormi... le lieu se composait d'une pièce principale de dix mètres carrés avec en son centre une table en bois avec six chaises peu confortables.

Sur le mur face à la porte d'entrée, quatre hublots carrés, opaques, laissaient filtrer une lumière blafarde. Sur un côté, une porte entrouverte laissait deviner, par son entre-bâillements, un cabinet de toilette et une douche. Un fil tendu en travers accueillait du linge finissant de sécher.

Derrière la table, dans un coin, entassé les unes sur les autres, sept paillasses. À côté, au garde-à-vous, cinq personnes faisaient face à l'homme. Un homme, deux femmes, deux enfants de onze et quatorze ans.

La porte se ferma emportant son bourreau.

– Alors ?

Abdul Ghaffar venait de se détacher du groupe collé au mur. Il contourna la table heurtant au passage une chaise qui dépassait. Celle-ci heurta le sol provoquant un sursaut de la petite fille aux yeux clairs et brillants. Il

ne prit pas la peine de la ramasser. Il s'approcha de l'homme qui n'avait pas bougé depuis son entrée.

– Alors ? répéta-t-il.

– Alors « quoi » ?

Loïc Piazzano avait pris ce ton qu'il ne se connaissait pas. Depuis deux ans enfermés dans cette cellule, il était plutôt d'un naturel calme et agréable. Il n'avait rarement haussé le ton, ni il ne s'était laissé aller à un débordement d'humeur. Il avait les cheveux châtain très clair et épais. Coupé court et en brosse, pratique lorsqu'il n'y a pas de coiffeurs à demeure. Son visage grave et sévère cachait une gentillesse qui s'illuminait lorsqu'il souriait. Il était grand, presque maigre avec de larges épaules.

– Alors, peut-être vas-tu nous dire de ce qu'ils ont fait de Leah ?

– Leah ? Ils l'ont relâché !

– الهى يا !

– En français, Abdul, parle en français ! Je ne supporte pas de t'entendre parler comme eux !

– Je suis Afghan. Je suis né Afghan, alors que ça te plaise ou non je parle ma langue maternelle. Je fais l'effort de parler français contrairement à toi.

– Excuse-moi, Abdul. Tu as raison. Je suis un peu fatigué. Malgré tout, je ne voudrais pas t'offenser, mais ta langue est vraiment trop compliquée !

– Bah ! Voyons. Je pense plutôt que monsieur Loïc était bien trop occupé à apprendre le suédois de sa belle Leah !

Loïc ne put s'empêcher de sourire à la remarque de l'homme aux cheveux crépus et au visage basané.

– Tu as l'intention de nous dire ce qu'ils ont fait de Leah ou préfères tu que nous mourions d'inquiétude à son sujet ?

– Ils l'ont relâchée !

Une des deux femmes lâcha un petit cri persan amplifié par la pièce dépourvu de meubles. Elle entoura de son bras la petite fille à côté d'elle comme pour la retenir.

– Comment ça, « ils l'ont relâchée » !

– Ils m'ont expliqué l'avoir accompagnée à la frontière pakistanaise. Proche d'un camp de l'ONU, des Américains.

– Je... je suis content pour elle. Mais pourquoi ont-ils fait ça ?

Loïc prit une immense respiration. Avec ses yeux bleus ciel, il parcourut son auditoire. Il constata que chacun était attentif à sa réponse, surtout la petite Kaylin.

– Elle est...

Il baissa la tête puis la redressa de nouveau avant de lâcher d'un air grave : « elle est enceinte ».

Alors à nouveau, la femme toujours collée contre le mur, le bras toujours posé sur l'épaule de Kaylin, lâcha son cri persan qui vibra sur les murs vides.

« Tu nous emmerdes de crier comme ça toutes les cinq minutes ! » Lâcha en arabe, Abdul, à la femme un peu confuse.

Malgré la promiscuité du lieu et ses conséquences, la femme gardait ses traditions de femmes soumises afghanes qui avaient le don de contrarier Loïc.

– Tu peux la laisser s'exprimer tout de même. Renchérit Loïc. Elles étaient proches toutes les deux. La bonne nouvelle c'est qu'elle soit libre et que nous ne serons plus obligés de nous engueuler pour les chaises.

– Les chaises ?

– Oui, les chaises ! Il n'y avait que six chaises pour sept !

– C'est avec ce genre d'humour que tu comptes nous faire rire ?

– Non Abdul. C'est avec ce genre d'humour que j'essaie simplement de ne pas pleurer ou de crier ma rage.

– Tu la reverras...

– Je ne sais même pas son nom ! Je n'ai jamais su l'orthographier comme il faut et je n'avais rien pour écrire et pis... merde ! Quoi ! Je ne vais plus jamais la revoir, c'est trop moche !

Loïc cacha son visage baigné de larmes avec ses mains crasseuses.

C'était la première fois que Sohrab voyait pleurer son mentor, celui qu'il admirait le plus dans cette cellule exigüe. Il avait dix ans lorsqu'il l'avait rencontré. Pendant quelques mois dans son village il l'avait aidé, lui et sa famille à reconstruire un semblant de vie. Puis, lors d'une nuit bruyante, entre coups de feu d'armes automatiques, de cris de mères apeurées pour leur

progéniture, il fut emmené comme otage, les yeux bandés, dans une voiture sentant la sueur et l'urine. Lorsqu'on lui enleva son bandeau, il se trouvait dans une pièce mal éclairée en compagnie de Leah, une Européenne d'une vingtaine d'années. Puis il y avait eu Abdul avec deux femmes afghanes, Malakooti vingt ans et Jingtian quarante ans environ. Enfin, le dernier à faire partie du groupe d'otages fut Loïc. Sohrab ne comprenait pas le français, mais il se rapprocha naturellement de lui le comparant à un grand frère. Là, il le voyait pleurer, il le sentait triste alors lui aussi était malheureux. Il courut vers lui. Il enjamba la chaise restée au sol et il se blottit contre le ventre de son ami.

– Ne soit pas triste pour moi, mon jeune ami. C'est vraiment ce qu'on pouvait lui souhaiter de mieux. Susurra Loïc à l'oreille de Sohrab.

– Mais comment a-t-elle pu se retrouver enceinte ? demanda Abdul interloqué.

– Faut-il que je te fasse un dessin ? Répliqua Loïc amusé.

– À vous les Européens, vous ne respectez rien ! Vous n'étiez même pas mariés !

– Tu peux parler ! Avoir plusieurs femmes et jeunes en l'occurrence, ça ne te dérange pas ?

– Tu veux toujours avoir le dernier mot.

– J'aimerai Abdul, j'aimerai ! Mais là, cette fois encore ce sont eux qui ont le dernier mot !

Bagrâm, ville afghane proche de Kaboul, trois ans auparavant

Loïc, fraîchement débarqué dans ce pays hostile avec son diplôme d'infirmier en poche, déambulait dans une rue pauvre de Bagrâm. Il venait de lâcher l'équipe de la croix rouge française.

Bagrâm est une localité d'Afghanistan située à 60 km au nord de Kaboul, voisine de la cité de Charikar. Construite au confluent des vallées du Ghorband et du Panjshir, elle devint un point de passage obligé pour l'Inde sur la route de la soie vers Kaboul et Bamiyan fameuse pour ses Bouddhas géants.

On venait de lui rappeler pour la énième fois les règles de sécurité concernant ce lieu ruiné par la guerre. Entre les talibans, les mines et l'omniprésence des Américains encore plus nerveux que les autochtones largement habitués à l'ambiance guerrière. Lui s'en fichait un peu. Mourir lui importait peu. Il sortait d'une rupture douloureuse avec une

jeune française. Dans un premier temps, il avait pensé mettre un terme à sa vie, mais il voyait ça comme un acte lâche et déserteur. Puis il avait entendu parler de missions humanitaires. Risquer sa vie pour améliorer celle des autres lui avait paru un bon deal.

Il avait lâché son gros sac de voyage dans une pièce poussiéreuse réservée à l'équipe française. Il cherchait en vain un endroit où il pourrait se doucher. Un endroit propre si possible. Il ne trouva rien qui pouvait convenir à sa petite personne un peu précieuse. Même son parfum de marque ne couvrait pas l'odeur nauséabonde de la rue. Odeur d'urine, de sang, de poudres, odeurs de guerre. Il croisa un groupe d'enfants qui semblait s'amuser. Il voulut savoir à quoi pouvaient bien jouer des enfants dans ce genre d'endroit. Il s'approcha.

Quand ils l'aperçurent, ils s'écartèrent. Le plus petit, vraisemblablement le plus jeune, tenait quelques choses dans sa main. Lorsque Loïc fut à sa hauteur, il brandit, sous le nez du jeune homme, une kalachnikov.

Loïc ne put s'empêcher de faire un bond en arrière surpris et apeuré. Il heurta une pierre et chuta sur le dos dans la poussière afghane.

Les enfants riaient. Ils ne prirent même pas la peine de s'enfuir. Seul le plus grand de la bande, un garçon de huit ans, s'approcha de Loïc lui proposant sa main pour l'aider à se relever.

– Good ! Good !

L'enfant répétait ce mot anglais désignant de son doigt noirci par la poudre, le logo de la croix rouge

sur la veste de Loïc.

« No good, no good » s'exclama Loïc, en désignant le fusil mitrailleur. Les enfants se bidonnèrent de plus belle !

Le jeune homme comprit rapidement que ce n'était pas la peine d'insister. À l'aide de ses mains, il débarrassa la poussière de son pantalon kaki. Il allait reprendre sa route laissant là les enfants et leur jeu dangereux lorsque l'enfant le tira par la manche de sa veste blanche.

« You docteur ? » « You docteur ? »

Le garçon portait un bonnet mauve avec un énorme « L » gravé dessus. Dessous, une tête en balle de fusil, de grands yeux noirs presque bridés, un nez appâté et une grande bouche terminer par de larges fossettes qui pouvait faire penser au « bouffon vert » dans « Spider man ». Un visage sympathique contrastant avec le contexte des lieux.

– Non ! Je ne suis pas docteur !

Loïc venait de finir sa phrase lorsqu'un bruit retentissant explosa ses tympans. De nouveau, il se retrouva à terre, la tête la première, mordant la poussière acide de Bagrâm. Il releva son visage et tenta de regarder ce qui se passait à travers un nuage de poussière opaque qui prenait à la gorge. Il ne distinguait pas grand-chose autour de lui. Il n'entendait rien sauf le sifflement dans ses oreilles douloureuses. Il lui semblait qu'on hurlait tout autour de lui, comme un bruit feutré par des murs trop épais. Il se mit à bâiller pour tenter de

déboucher ses oreilles. Petit à petit, le phonème ambiant lui parvenait, d'abord un peu confiné puis de plus en plus fort devenant un vacarme infernal et insupportable. Il se redressa sur ses genoux palpant son corps pour s'assurer qu'il n'avait rien. Le nuage poussiéreux se dispersait. Devant lui, à peine dix mètres de là où il se trouvait, un trou béant dans le mur d'une maison. Pas de flamme, pas de fumée, juste cette énorme cavité indescrivable. Il allait se remettre debout lorsqu'un petit corps se jeta sur lui le projetant à nouveau sur cette terre maudite. Il se tourna vers son agresseur. Il s'agissait du garçon de toute à l'heure. Il avait perdu ce magnifique sourire. Il lui faisait signe de le suivre en lui faisant des signes pour qui rampe au plus près du sol. Loïc se mit à le talonner à quatre pattes. En route, il croisa un des gamins de la bande. Il était allongé en chien de fusil. Il voulut lui porter secours. L'autre le dissuada, le doigt d'un mouvement rapide sous la gorge, lui faisant comprendre qu'il était mort.

Ils se trouvèrent rapidement proches d'un soupirail d'une maison abandonnée. Le gamin poussa à l'aide de sa jambe droite la vitre rectangulaire entr'ouverte. Il lui faisait signe de s'introduire à l'intérieur d'un endroit qui semblait ressembler à une cave. Loïc s'allongea sur le ventre, glissa ses jambes dans l'étroit passage et se laissa glisser le long du mur. Il était maintenant complètement suspendu par les bras. Ses jambes dans le vide, il tourna la tête tentant désespérément d'apercevoir quelques choses dans ce lieu sombre et lugubre. Il n'eut pas le

temps de réfléchir bien longtemps, il sentit un corps ramper sur ses doigts encore accrochés au rebord du soupirail. Puis, un pied avec une sandale qui sentait le cuir, puis l'autre sans chaussure qui effleura son visage laissant au passage un liquide chaud et gluant sur la joue de Loïc. Il reconnut l'odeur du sang !

Les pieds prirent appui sur les épaules de Loïc en donnant quelques pulsions l'obligeant à lâcher prise. Il se laissa tomber sur le sol qui n'était pas très loin. Bien camper sur ses jambes, il aida l'enfant à descendre. Ce dernier semblait blessé et il se laissa guider sur la terre dure de ce qui ressemblait à une cave. Le lieu dépourvu de lumière excepté celui fourni par le soupirail ne révélait pas grand-chose. Le garçon avait disparu dans une des quatre encoignures obscures de la pièce. Dehors on entendait des gens courir, crier des ordres en arabe, en anglais, puis des coups de feu. De longues rafales de fusil mitrailleur résonnaient dans la pièce explosant une fois de plus les tympan déjà meurtris. Les combats semblaient très proches, bien trop proches au goût du français.

« Mais qu'est ce que c'est que ce bordel ? » meugla-t-il à lui-même. Il ne put crier davantage. Une petite main couvrait sa bouche. Elle sentait la poussière et le sang. L'autre main tirait sur sa chemise l'obligeant à s'accroupir. Le contour d'un visage d'enfant se dessina dans le halo de lumière. Il s'approcha de lui et susurra à son oreille bourdonnante des détonations de la rue. « Talibans ! Talibans ! No noise. ان احدا لا صوت. »

Pendant presque une heure, ils ne bougèrent pas de leur position. L'enfant avait disparu presque aussitôt et Loïc s'était retrouvé seul à attendre ne sachant pas trop quoi faire. Il voulait de l'action, du danger il était servi. Il venait de se rendre compte d'une chose importante : il ne voulait pas mourir ! Même à cause d'un chagrin d'amour. Jamais il n'avait eu aussi peur, jamais il n'avait été aussi effrayé, jamais il n'avait eu une poussée d'adrénaline aussi forte.

Le calme semblait revenu dans la rue. Plus de cris, plus de détonation quelconque pas même le chant d'un oiseau ou l'aboiement d'un chien. Le silence était aussi pesant que le chaos de la guerre dans ce monde de brutes. Il commença par bouger prudemment cherchant une issue salvatrice. Même s'il commençait à s'habituer à la pénombre, il ne distinguait pas son jeune sauveur. Était-il parti ? Tout à coup, sur sa gauche, plusieurs formes se dessinaient sur le sol poussiéreux et froid. Il distingua un groupe d'enfants recroquevillés les uns contre les autres. Ils ne bougeaient pas. Loïc s'approcha. Se qu'il observa, d'abord le surpris, puis l'interpella et l'amusa. Ils étaient quatre, blottis les uns contre les autres, pour ne pas avoir froid. Le comble dans ce chaos qu'ils avaient trouvé de mieux à faire pour tuer le temps était de dormir.

Loïc eut cette réflexion subtile : un petit Français se planquerait dans une cave pour éviter d'être mouillé par un orage, mais eux, c'étaient les balles et

les bombes qu'ils redoutaient le plus ! Autre lieu, autre contexte, autre priorité.

Il secoua doucement celui qu'il reconnut pour être son ange gardien dans cet enfer. L'enfant ouvrit ses yeux noisette. Il eut un mouvement de recul, puis, lorsqu'il reconnut Loïc, sourit en portant un doigt court et dodu en travers de sa bouche en signe de silence. Il désigna ses amis allongés sur la terre battue « sleep ! ». De son pouce dressé, Loïc lui fit comprendre qu'il avait compris.

« Come with me ! » la petite main calleuse de l'enfant saisit celle du jeune homme pour l'entraîner vers une porte de bois-pourris par le poids des années. À l'aide de ses deux mains, il fit pression sur la poignée pour faire céder la serrure. Elle s'ouvrit comme par miracle tournant sur des gonds rouillés. Ils débouchèrent au pied d'un escalier en béton baigné cette fois-ci d'une lumière vive. Tout un amoncellement de détritrus gênait le corridor. Du papier journal, des boîtes de conserve, des vêtements maculés de sang, des excréments et cette odeur d'urine qui vous empêchaient d'ouvrir la bouche de peur d'être souillé par l'air ambiant.

Se faire un passage en travers ce tas d'immondices paraissait compliqué pour Loïc, mais encore davantage pour l'enfant à qui il lui manquait une chaussure à son pied malade. Le jeune homme remarqua que son acolyte boitait et que sa jambe était tachée de sang. Il s'approcha de lui et le souleva de terre. Il le charria sur ses épaules, comme on peut

porter un sac de pommes de terre, et gravit les escaliers en colimaçon.

Loïc, ce qu'il ne supporte pas par-dessus tout, sont les mauvaises effluences. Et là, il était servi. Entre les détritits, la merde, l'urine, le sang, l'odeur de cadavre en décomposition, animal ou peut-être même humain chatouillait ses narines sensibles. Le petit Afghan qu'il tenait dans ses bras ne sentait pas la rose non plus, décidément il était gâté.

Enfin, l'air pur ! Si l'on voulait bien excepter les émanations de poudre et les chairs brûlées. Ils venaient de sortir de l'escalier en colimaçon et ils se trouvaient à présent dans les ruines d'une maison. La pièce principale, visiblement, puisque l'on découvrait les vestiges d'un tapis où trônaient des plats en fer dorés déformés par l'éboulement du toit et des gobelets magnifiques ornés de pierre bleue et vert.

Loïc enjamba les gravats et se situa dans une rue parallèle à celle où il se trouvait une heure plus tôt. Elle semblait plus calme à présent. Un léger crachin mouillait l'asphalte noir et désert. Tous les rideaux en tôles ondulées des échoppes étaient baissés. Il consulta sa montre Guess après avoir reposé l'enfant sur le sol. Presque dix-neuf heures. Il ne devait pas trop tarder à rentrer au local de la croix rouge s'il ne voulait pas se trouver perdu la nuit tombée dans cette ville hostile.

Le petit Afghan aux yeux noirs le fixait du regard. Il semblait l'attendre comme s'il trouvait normal qu'il rentre ensemble on ne sait où.

« Il faut que je rentre » tenta de lui expliquer Loïc qui voyait par l'expression du visage de l'enfant une incompréhension totale. « Go to my home ! » cette fois l'enfant souriait en agitant la tête de haut en bas.

« OK ! OK ! » Dit-il en enlevant son bonnet pour se gratter la tignasse.

« Bon ! Bah, bonne chance et encore merci ! » Loïc tapota l'épaule de l'enfant avant de s'éloigner. Il fit quelques pas et se retourna. Le gamin tentait de le suivre boitant bas. Une seule chaussure, la blessure à la jambe, il se dit qu'il ne pouvait pas l'abandonner comme ça. Il sentait qu'il allait le regretter, ça ne faisait surement pas partie de sa mission. Il s'arrêta pour l'attendre.

– Tu ne peux pas venir avec moi ! Je ne peux t'emmener, tu comprends ?

– Docteur ! Docteur ! Help me ! Please !

– Je ne suis pas docteur. No docteur ! Infirmier ! French infirmier !

– Ok ! Come with me !

« Et merde ! » pensa-t-il, voyant s'installer ce dialogue de sourds. « OK ! » lui répondit Loïc en lui emboitant le pas.

Le gamin marchait devant lui dans la direction opposée où il voulait se rendre. « Pourvu que je ne me perde pas en rentrant ! » Il eut pitié de l'enfant boitant de plus en plus bas sur sa jambe largement écorchée.

Il le saisit à nouveau dans ses bras. L'autre s'agrippa à son cou comme on s'accroche à une branche de peur de tomber. Il lui indiquait la direction à prendre avec sa main libre. Ils déambulèrent une bonne dizaine de minutes dans le dédale de petites rues et enfin ils arrivèrent devant une maison délabrée.

Ils gravirent un escalier en béton brut et ils pénétrèrent dans une cour. Deux vélos d'hommes dans un piteux état et une vieille mobylette guère plus rutilante trônaient dans un coin. Devant eux, accroché à un encadrement de porte, un épais tapis de couleurs flamboyantes. Le gamin, que Loïc venait de poser à terre, écarta la tenture et l'invita à pénétrer à l'intérieur de ce qui paraissait être sa demeure.

Une pièce principale composée de deux longues banquettes collées au mur. Aussi vaste que la salle à manger, une table basse où se dressaient une théière et deux tasses fumantes. Un homme et une femme affalés dans le sofa avaient l'air d'attendre quelque chose qui n'arriverait jamais. Dans une autre pièce, en arrière-plan, un enfant de cinq ans regardait la télévision.

Tous se retournèrent vers eux deux en se demandant qui pouvait être cet Européen dans leur demeure. L'homme et la femme ne semblaient pas être les parents de l'enfant que Loïc venait d'accompagner. Il n'y avait pas eu d'effusion de joie ou de colère lorsqu'il était entré. Mais le jeune Afghan blessé ne paraissait pas être étranger à la famille étant

donné qu'il connaissait bien les lieux et que les autres ne soient pas étonnés de sa présence parmi eux.

L'homme à la longue djellaba se leva et fit face à Sohrab. Ils échangèrent en arabe pendant presque cinq minutes l'un et l'autre désignant Loïc en faisant comprendre si besoin est qu'il était au cœur de la conversation. Puis l'homme sembla à bout d'arguments et eut un geste de résignation vers l'enfant.

Le garçon aux yeux noirs jeta son bonnet sur l'un des deux canapés et tira Loïc avec lui. « Come ! Come ! ». Ils contournèrent l'immense sofa, ils dépassèrent la petite pièce où se trouvait l'enfant scotché devant la télévision pour se retrouver face à un rideau de natte en bois.

L'enfant l'écarta de la main et ils pénétrèrent dans une chambre faiblement éclairée. Une vieille ampoule pendait du plafond défraîchi diffusant une lumière blafarde. L'endroit n'était pas très vaste, juste assez de place pour un lit d'une personne et une table de chevet. Dessus, un broc qui avait perdu la moitié de son émail avec dedans un peu d'eau claire et un morceau de tissu. L'odeur se dégageant de ce lieu prenait aux tripes même les plus habitués comme Loïc. Une fragrance d'urine et d'excrément, mais aussi et surtout de viande pourrie en putréfaction.

Loïc découvrit, étendu sur une paillasse faite de toile de jute, un jeune adolescent d'une douzaine d'années peut être recroquevillé en chien de fusil. « Mon Dieu que ça pue ! » Ne put s'empêcher de pester le jeune

homme devant ce spectacle affligeant. Il se tourna vers le garçon resté derrière lui. Il se couvrait le visage avec sa manche déchirée tachée de sang et de poussières.

– Que veux-tu que je fasse ? What ? Susurra Loïc.

– Docteur ! You docteur ! répondit l'enfant paniqué.

– Non-docteur ! Bordel je ne suis pas docteur, je ne suis qu'infirmier ! It's ok ?

– OK ! À moment please !

L'enfant disparu derrière le rideau de natte en bois. Loïc s'avança vers le corps recroquevillé qui respirait à peine. Depuis tout le temps de l'échange avec Sohrab, le blessé allongé sur sa banquette n'avait même pas remué, ne serait-ce qu'un membre. Il s'approcha. Il ne percevait pas grand-chose à cause de la position fœtale du garçon et la trop faible lumière. Il appliqua sa main sur le front de l'homme inerte. Aucune réaction de sa part, pas un soubresaut, pas une plainte. Il était bouillant. « Il doit avoir une fièvre de cheval », murmura-t-il à voix basse comme pour se rassurer de ne pas être seul dans cet endroit un peu glauque.

Le jeune Afghan profita de cet instant pour refaire son apparition tellement discrète qu'il le fit sursauter. Sous son bras, un objet plat et rectangulaire qu'il posa sur le sol. Il l'ouvrit, un ordinateur portable !

Il n'y avait pas d'eau courante, peu de lumière, vraisemblablement peu d'hygiène, mais il y avait internet. « Tout simplement déconcertant » pensa Loïc.

Lorsque le portable fut actionné, il apporta un peu de lumière dans la pièce sombre. Le jeune afghan